

« Que ta volonté soit faite »

Parler aujourd'hui de la Providence

par **Christoph Theobald**

Dans l'actuel processus de « réinterprétation » du mystère chrétien, la question de la Providence divine joue un rôle-clé. Que disent les chrétiens quand, s'adressant à Dieu, ils lui demandent d'accomplir Sa volonté ? Que font-ils quand ils lui attribuent une volonté, un désir, un dessein ?

Le dernier colloque des *RSR* s'était déjà posé cette question en envisageant la pluralité des manières de s'adresser à « Dieu » dans l'incertitude quant à *celui* ou *ce* que recouvre cette désignation (*RSR* 104/3 [2016] et 105/2 [2017]). La question de la Providence est à la fois plus restreinte et plus radicale. Pour beaucoup de chrétiens – et de bien d'autres ! –, elle a perdu de son évidence d'antan. Et si elle peut encore faire partie d'une foi élémentaire en Dieu, elle est conçue de façon globale : dans un monde sécularisé et devenu infiniment complexe, ceux qui s'y réfèrent n'en induisent plus une lisibilité concrète et quotidienne de la volonté divine, ce qui a des conséquences sur leur relation à Dieu. À terme, c'est la crédibilité même de la foi biblique et chrétienne en un Dieu providence qui est mise en question. S'affronter à ces difficultés, c'est consentir à une autre difficulté, celle du travail de diagnostic et de réinterprétation du « mystère (*sacramentum*) de la volonté de Dieu » (*DV*, 2).

À y regarder de plus près, les motifs d'une telle reconsidération sont en effet nombreux. Par exemple, à l'époque du Concile, c'est en se référant à un « savoir » *réserve* à Dieu qu'on s'est sorti de la double difficulté qui résulte de la diversité des religions et propositions de sens et aussi de l'affirmation simultanée de l'universalité salvifique du Christ (1 Tm 2, 4) et de son Église (*extra Ecclesiam nulla salus*) : « En effet, puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière

de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, *d'une façon que Dieu connaît (modo Dei cognito)*, la possibilité d'être associé au mystère pascal » (GS, 22).

Or, l'interrogation, suscitée par les deux guerres mondiales et Auschwitz, est bien plus radicale et porte sur cette « connaissance » même que le Concile attribue à Dieu. Celle-ci, – si elle existait –, ne serait-elle pas inhumaine, voire cruelle, face au mal exorbitant et à la bestialité dont notre continent fut la scène? Certes, la question de la théodicée ne date pas du XX^e siècle mais elle y a pris des dimensions nouvelles et extrêmes, en lien sans doute avec les possibilités techniques dont l'humanité moderne et ultramoderne s'est dotée, dans un contraste éprouvant avec son immense aspiration à la liberté. Tout s'est passé comme si la foi en un « dessein bienveillant de Dieu » s'était progressivement étiolée, le « mythe chrétien » ne résistant pas au tragique omniprésent dans l'histoire de l'humanité. D'autres motifs ou difficultés pourraient être évoqués. Qu'il suffise de rappeler notre conviction selon laquelle, s'ils sont réellement pris en compte, ces motifs ou difficultés permettent à l'intelligence et à l'expérience de la foi de progresser. Le lecteur de ce numéro des *Recherches* s'en rendra aisément compte: l'avancée est à la fois méthodologique et théologique.

D'un point de vue méthodologique, toute réinterprétation nécessite une approche historique. Celle-ci est omniprésente dans ce numéro, et d'abord sous l'angle biblique et patristique: il faut en effet établir le maintien de la foi en la Providence divine, malgré et à travers la mort scandaleuse du juste (Jean-Noël Aletti), et s'interroger sur la réinterprétation de ces données scripturaires dans un monde hellénistique, marqué par une vision stoïco-platonicienne du monde (Christian Boudignon). Ce travail de « recadrage » accompli par les Pères, est à reprendre aujourd'hui dans un monde globalisé, dominé par la cosmologie scientifique (François Euvé) et par une mise en question, sans doute coûteuse, des philosophies de l'histoire globalisantes (Paul Valadier). On aurait tort de ne pas consulter également, dans cette reconsidération de la foi en la Providence divine, un partenaire et sismographe aussi sensible que la mystique chrétienne. Depuis le XIX^e siècle, elle affronte en effet l'épreuve d'une non lisibilité historique de la volonté divine par l'expérience de l'abandon bienfaisant au « sacrement du présent » (Dominique Salin).

Quant au résultat lui-même de la réinterprétation du mystère de la Providence, il n'est nullement négligeable, même s'il prête toujours – et heureusement – à débat. Il peut se résumer en traversant et en articulant les trois plans de la problématique.

Au plan cosmologique et historique, le fonctionnement des sciences modernes et contemporaines avec la fin de ce qu'on appelle les grands récits, milite effectivement pour une approche du réel « comme si Dieu n'existait pas » (Grotius). Ainsi, pour tenir compte de la non

transparence de l'univers, la *foi* doit-elle alors penser un Dieu, certes discrètement présent mais « en retrait » (mystique rhénane)? Ou bien est-elle obligée de déplacer le poids de son questionnement, provoqué par l'obscurité de la volonté divine, vers ce qui se produit effectivement – sur le plan de l'expérience spirituelle – quand elle est vécue par le croyant dans un abandon total de soi (mystique de l'abandon)? Doit-elle se retirer dans « l'aujourd'hui » comme marqueur de l'éternité, ou maintenir malgré tout un horizon ou un avenir, sans se résigner aux désillusions engendrées par les grandes épopées idéologiques du passé?

Quoi qu'il soit, (si l'on consent à penser dans la foi), il faut désormais penser Dieu, sa volonté et sa providence, en lien intime avec un univers *ouvert* et une histoire *imprévisible*, faute de quoi la liberté humaine et l'autonomie du créé se trouveraient niées.

C'est dans ce « cadre » moderne ou ultra-moderne qu'il convient de *rapatrier le débat, voire l'immense controverse biblique, juive et chrétienne, sur la providence divine* ; une controverse qui aboutit, à hauteur du Nouveau Testament, à un changement paradigmatique, présenté sous différentes formes dans ce numéro. Citant Olivier Boulnois, Jean-Baptiste Lecuit propose les « éléments d'une théologie du Christ comme manifestation, bénéficiaire et fin de la providence ». Pour sa part, Jean-Noël Aletti souligne le paradoxe de cette « fin » : « c'est au moment même où la providence divine semble avoir abandonné le juste par excellence, Jésus, qu'elle n'a jamais été aussi prévenante et efficace ». Cette *concentration christologique* de la providence divine, comprise comme amour crucifié qui s'ouvre à tout homme et implique le travail de l'Esprit œuvrant en faveur d'une libre configuration de l'homme au Christ Jésus, exclue-t-elle ou rend-elle inutile tout autre détermination providentielle, voir tout « signe des temps » autre que le Crucifié? Le débat sur cette question fait appel à un troisième niveau.

Si l'on se situe en effet dans un univers *ouvert* et une histoire *imprévisible*, exigés par la valorisation contemporaine de la liberté humaine et de l'amour de Dieu comme donation de soi à l'autre que soi, et si l'on opte pour la *concentration christologique et staurologique* de la volonté divine, on doit abandonner le modèle « éternaliste » d'une providence identifiée à un « dessein infaillible », dessein sans risque, ni pour Dieu ni *in fine* pour l'homme. Parler alors d'un *open theisme* qui considère l'histoire de Dieu *avec* l'homme comme réellement ouverte, nécessite évidemment quelques précisions et précautions, mises en débat dans l'article final de Jean-Baptiste Lecuit. Sans doute faudra-t-il poursuivre cette *disputatio* « *De providentia* », en explicitant, au cœur de la foi, sa capacité de résistance (quand elle est accompagnée de l'espérance et habitée par l'amour) : dans ses traversées les plus éprouvantes, elle « peut », en effet, s'unir à l'« origine » bienfaisante – « paternelle » – en revivant « en raccourci » (comme dit saint Irénée) l'ensemble du mouvement biblique, mais à partir de sa fin sous la forme d'un « ne

fallait-il pas ? » ou d'un « ne convenait-il pas ? »... Certes, cette question résistera, parfois brûlante, voire tourmentée, tant que durera l'existence historique. Mais comme pour maintes figures de l'humanité, elle peut aussi se transformer en acquiescement apaisé, maintenant alors au cœur de la Providence divine l'inaliénable rôle joué par la liberté humaine.

En lisant les contributions de ce numéro, le lecteur s'apercevra sans doute que l'interrogation sur la Providence divine et la volonté de Dieu touche à *l'ensemble du questionnement théologique* et se situe *au cœur même du mystère chrétien*. Autant dire qu'elle fait partie des points qui attendent de la part des théologiens, une réinterprétation en révélant des dimensions inattendues. Le lecteur apprendra d'ailleurs de tel ou tel article, que ce « réaménagement » du territoire théologique est depuis longtemps à l'œuvre, et qu'il doit impliquer non seulement les théologiens mais aussi les acteurs pastoraux : ceux qui « entendent » d'autres chrétiens, quand ils s'expriment sur leur expérience de foi, qualifiable parfois de mystique. Les questions sont souvent abordées en ordre dispersé et sous des angles chaque fois nouveaux, les apports novateurs subissant le sort d'une « sédimentation » dans la conscience ecclésiale et, finalement, celui d'un oubli collectif. Pour le moment n'est en vue aucun équilibre global d'une réinterprétation « systémique » du mystère chrétien sur notre planète, désormais globalisé et pluralisé, et soumis à des mutations écologiques inexorables. On peut comprendre qu'en l'absence de quelque vision cohérente et véritablement inculquée, il soit difficile pour les chrétiens et leurs pasteurs de rejoindre les cœurs humains. Mais dire que c'est trop tard, comme on peut le lire sous la plume de tel historien du catholicisme contemporain, c'est sous-estimer les mutations culturelles intervenues en Europe et dans le monde depuis la Grande guerre et les dimensions des nécessaires reconsidérations théologiques, pastorales et surtout spirituelles qui s'en suivent et devront encore s'en suivre. Celles-ci prendront *leur* temps. Il n'est donc pas incongru de terminer ces quelques réflexions introductives en ajoutant que la lenteur des cœurs et des intelligences humaines (cf. Lc 24, 25) révèle à sa manière une dimension décisive et trop oubliée de la Providence de Dieu, à savoir sa patience.

*

Comme il est de coutume, le lecteur trouvera à la fin de ce numéro deux bulletins : le bulletin johannique de David Pastorelli et de Jacques Descreux que je remercie vivement d'avoir pris le relais de Michèle Morgen qui a tenu ce bulletin jusqu'en 2015 ; et le bulletin d'ecclésiologie de Jean-François Chiron, bien connu de nos lecteurs ; je le remercie pour sa fidélité et la richesse de ses apports à l'ecclésiologie de notre temps.